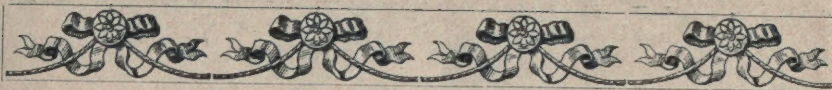
Laborde, Paul
Au Chemin des Dames

CHEMIN des DAMES

Pièce en 1 Acte



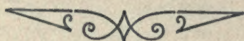


AU

CHEMIN DES DAMES

UN ACTE

DE **M. P. LABORDE**



LIÉGE
Librairie L. DE VOS, Éditeur
39, Rue de la Régence


LIBRARY
FEB 8 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

Au Chemin des Dames

Un acte de M. P. LABORDE

PERSONNAGES :

FRANTZ, soldat français.
TOUILLARD, »
BOUJU, »

KARL, soldat allemand.
LE CAPITAINE, allemand.
LE SERGENT, allemand.

DÉCOR

Intérieur d'une chaumière dont la porte et les deux fenêtres donnent sur la campagne.

Le Capitaine a 40 ans, revolver en bandoulière, pipe à la bouche ; il est assis, renversé sur le dossier de sa chaise, les jambes allongées sous la table.

Le Sergent rengagé, barbe rousse, casque à pointe, sabre ; une sentinelle se trouve à l'intérieur, à droite de la porte, l'arme au pied, attitude en bois, c'est Karl.

SCÈNE I

Au lever du rideau le Capitaine est assis à la table, la pipe à la bouche. Le Sergent boche est un peu au-dessus de la table.

LE CAPITAINE

Rien de nouveau sergent Boonn ?

LE SERGENT

Trois soldats français, dont un caporal, ont été faits prisonniers cette nuit, capitaine.

LE CAPITAINE

Où celà ?

LE SERGENT

Au Chemin des Dames.

LE CAPITAINE

Faites-les venir. Je vais les interroger. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE II

Après que le capitaine est sorti, le sergent sort à son tour, la scène reste vide un instant (bruit à l'extérieur).

LE SERGENT, *à la cantonnade*

Allez, plus vite que ça. *La porte s'ouvre.*

BOUJU, *entre suivi de Touillard et de Frantz*

(*Au sergent*) Fais pas le méchant va ! on sait bien que t'es doux comme un teuton.

LE SERGENT

Qu'est-ce que vous dites ?

TOUILLARD, *accent parisien*

Y dit : Nous brusquez pas, on est doux comme des moutons.

LE SERGENT

J'avais cru......

BOUJU, *accent parisien*

Ah ! ben oui, voilà ! T'avais cru, mais tu t'étais trompé.

LE SERGENT

Je vous défends de me tutoyer.

TOUILLARD, *s'interposant*

Faites pas attention, il a pas la culture du grand monde, en France, c'est la guerre, alors, c'pas comme chez nous ta peau vaudrait pas plus qu'la mienne, tu m'dirais p't'êtr' tu, malgré qu't'es sous' off', chez nous on se tape assez facilement sur l'ventre, ça tire pas à conséquence.

(*A Bouju lui donnant une tape sur le ventre*)

Hein mon poteau.

LE SERGENT, *brusque*

C'est bon, assez, nous n'avons pas les mêmes manières et nous ne parlons pas le même langage.

SCÈNE III

BOUJU, *simplement*

C'est pour ça qu'on s'comprend pas.

TOUILLARD

Chez nous on parle poilu... alors, on comprend pas le Fritz.

LE SERGENT

Assez ! Le capitaine va vous interroger. Tachez d'être polis...

BOUJU, *à part*

Ah ! ma chère !...

LE SERGENT, *furieux*

A la moindre injure vous serez tous fusillés...

TOUILLARD, *goguenard*

Ça s'rait pas des blagues à faire à des copains.

BOUJU, *ironique*

Que tu dis ?

LE SERGENT

C'est compris ?

TOUILLARD

Tu parles !

Le sergent sort. Une sentinelle est restée à la porte. Le sergent en sortant lui donne des ordres et referme la porte derrière lui.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LE SERGENT

TOUILLARD, *à Bouju, en colère*

Tu vois comme t'es ! Faut tout l'temps qu'tu blagues et tu causes et tu causes ! V'la maintenant que tu t'payes la tête des boches, t'es pourtant prisonnier, tu l'sais bien, on t'la assez dit qu'c'étaient des sal's types, que quand y vous tenaient, ils vous faisaient des mistouffes à propos de rien, tu sais qu'c'est des muffles qu'y ne comprennent pas la plaisanterie et tu les achètes ; Monsieur fait de l'esprit, tu n'sras donc jamais sérieux, espèce de tête de lard, v'la qu'tu dis au boche que c'est un Teuton, alors, ça l'froisse, ce garçon, mets toi à sa place.

BOUJU

J'pourrais pas mettre son casque.

TOUILLARD, *à Frantz*

Non, mais crois-tu quelle pochetée (*à Bouju*) à l'avenir quand y aura un boche qui t'parlera, sois poli, ou plutôt tu m'laisseras répondre sans ça tu nous ferais coller au mur, t'as entendu c'qui disait l'aut' : à la moindre injure, vous serez tous fusillés.

BOUJU, *régence*

Entendu, on sera poli, mon cher, M. le caporal Touillard on causera avec ces messieurs de la haute culture avec élégance et consomption.

TOUILLARD, *le reprenant*

Componction.

BOUJU

Toi-même ! comme si j'savais pas le français ! tu sais mon vieux qu'j'suis né à Belleville.

TOUILLARD, *faisant la révérence*

Et moi à Montmartre, M. le Duc, à la disposition de usted.

BOUJU

Alors tu veux qu'on soit régence et qu'on sôye poli ? on le sera caporal, on va y en boucher un coin au capiston boche.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE SERGENT, LE CAPITAINE

LE SERGENT, *entrant suivi du Capitaine*

Voici les prisonniers, Capitaine !

LE CAPITAINE, *au Sergent*

Prenez note de leurs réponses. Asseyez-vous là. (*Il lui désigne le haut de la table, le Capitaine s'assied.*)

BOUJU, *va prendre la chaise qui se trouve près du buffet et la porte au sergent* (*très poli*)

A la disposition de usted.

LE CAPITAINE, *se lève*

Qui vous permet ?

BOUJU

Je croyais que par amabilité je devais...

TOUILLARD, *se croisant les bras*

Qu'elle gourde ! (*A Franz*) Non, mais crois-tu quelle pochetée !

LE CAPITAINE

Nous vous dispensons de votre amabilité. (*le sergent va pour s'asseoir*).

BOUJU, *sans le regarder retire la chaise et la reporte. Le sergent tombe.*

BOUJU, *retire la chaise*

Alors excusez, je la remets ousqu'elle était (*il la reporte au buffet*).

TOUILLARD, *se tordant à Frantz*

Non, mais crois-tu qu'elle couche ! (*désignant le sergent*) et l'aut' qui nage (*se tordant de plus en plus*) quand j'te dis qu'il nous fera fusiller avec ses façons du grand monde.

LE SERGENT, *se relevant*

Mein got ! (*se frotte les reins, en souriant Bouju reprend sa place entre Touillard et Frantz*).

LE CAPITAINE

Assez ! (*au caporal*) Comment vous appelez-vous ?

TOUILLARD, *souriant*

Touillard ! Touillard Sosthène, pour les dames, établi marchand de 4 saisons, rue des Couronnes, à Belleville, pour vous servir...

LE CAPITAINE

A quel régiment appartenez-vous ?

TOUILLARD

Chez nous y a pas d'régiments y a qu'des bataillons.

BOUJU, *à Touillard s'avançant*

Monsieur voit bien qu'on est des vitriers.

TOUILLARD, *à Frantz*

Non, mais crois-tu quelle pochetée, comme si Monsieur savait de c'que c'est qu'des vitriers. (*A Bouju*) Monsieur va nous prendre pour des poseurs de carreaux.

BOUJU, *au Capitaine*

Vitrier, chasseur..., c'est comme caoutchouc et élastique, ça s'prononce pareil et ça s'écrit pas la même chose.

LE CAPITAINE, *à Bouju*

Quels sont les régiments qui combattent actuellement au Chemin des Dames ?

TOUILLARD, *bas*

Si t'y dis, t'es un faux frère.

BOUJU, *naïf*

Y a un peu d'tout, c'est comme qui dirait une salade, c'est un peu chacun son tour, ça va, ça vient, un jour on est à Salonique, le lendemain à l'Yser, on sait jamais la veille ou qu'on couchera le lendemain.

LE CAPITAINE

J'vous demande des précisions...

BOUJU, *faisant l'idiot*

On n'en a pas encore distribuées, mais sans doute que ça va venir, parce qu'on est pas trop mal ravitaillé, si qu'on aurait un peu plus de pinard...

LE CAPITAINE, *au Sergent*

Rien à retirer de cette brute, voyons le caporal. *(Au Caporal).* Approchez *(Touillard s'avance)* Caporal, et surtout soyez franc. Je pourrais adoucir votre captivité.

BOUJU, *bas*

Si t'y dis un mot... *(Touillard hausse les épaules)*

LE CAPITAINE

Pouvez-vous me dire approximativement combien il y a de batteries de 75 dans le secteur que vous venez de quitter ?

TOUILLARD

Bouh ! c'est une question d'appréciation, y en a peut être bien. *(Il réfléchit, il compte sur ses doigts.)* Oui... mettons dans les 10,000....

LE CAPITAINE

Vous moquez-vous de moi ?

TOUILLARD, *naïf*

Vous m'avez dit approximativement, j'suis p'têt' même en d'sous de la vérité, parce que y a des endroits où il y a même 3 pièces qui sont disposées sur quatre rangs... alors... ça peut pas s'évaluer.

LE CAPITAINE

Vous dites ?

BOUJU, *haut, à Touillard*

Sans compter celles qui sont montées sur billes et qui sont en réserve dans les carrières de fil de fer de Vazivoir.

LE CAPITAINE

Vous éludez mes questions et vous vous moquez de moi, mais prenez garde, je vous ferai repentir de votre manque de franchise et au besoin je saurai vous faire parler de force.

BOUJU, *prenant la place de Touillard*

Ça, je crois pas, y a pas besoin de nous faire parler de force, Touillard et moi, on peut parler des heures sans s'fatiguer, et s'il y a du pinard à la cantine, on veut bien encore passer la nuit à blaguer avec vous.

TOUILLARD, *à Frantz*

Non, mais quelle couche ! tu vois, y s'paye la tête du boche y va nous faire fusiller.

LE CAPITAINE

Je vous donne un quart d'heure pour réfléchir, répondre à mes questions ou la mort, c'est à choisir.

BOUJU, *au capitaine*

Ah ! la barbe ! à la fin on est des Français nous autres, on sait se battre, mais on ne sait pas trahir.

LE CAPITAINE

Est-ce difficile de dire ce que je vous demande, un simple renseignement peut vous éviter de grands ennuis.

LE SERGENT

Le capitaine a raison, un simple mot peut adoucir beaucoup votre sort.

BOUJU, *à Touillard*

J'peux t'y y dire un mot ?

TOUILLARD

Non, j'te connais, t'y dirais l'mot d'Cambronne et ça l'froisserait.

LE CAPITAINE

Etes-vous décidé à parler ?

BOUJU

J'ai une certaine extinction de voix...

LE CAPITAINE, *serrant les poings de rage*

Prenez...

TOUILLARD, *continuant la phrase*

Des pastilles Géraudel.

LE CAPITAINE

Je vous donne un quart d'heure pour réfléchir, vous devez répondre à mes questions. Si vous refusez de parler c'est la mort.

BOUJU

Ça nous connaît y a 4 ans qu'on court après.

TOUILLARD

Et c'est pas encore ça qui nous enlèvera le sourire.

LE CAPITAINE

Des mots, enfin ! réfléchissez. *(il sort)*

LE SERGENT

Vous auriez mieux fait de parler, le voilà de mauvaise humeur contre vous et...

BOUJU, *doucereux*

Ça l'empêche de digérer. Quand on est nerveux, on ne devrait pas faire ce métier-là.

LE SERGENT, *s'avance devant Frantz, celui-ci se détourne légèrement*

Et vous là, vous devriez engager vos camarades à parler, avec leur entêtement ils jouent votre vie avec la leur.

FRANTZ

Je suis Français comme eux.

LE SERGENT, *le regardant bien en face*

Mais je vous ai vu quelque part, vous !

FRANTZ, *l'examinant*

Moi pas.

LE SERGENT

Vous n'êtes pas Alsacien ?

FRANTZ

Non.

LE SERGENT

Vous ressemblez pourtant bien à un certain Frantz Laurent, qui a déserté étant en garnison à Mulhouse et qui a passé en France.

FRANTZ

Connais pas.

BOUJU

Il y a erreur, y s'appelle Vautier, menton rond, visage ovale, yeux bruns, nez moyen, bouche moyenne. Il est né à Vire.

TOUILLARD

Patrie des andouilles.

BOUJU, *au Sergent*

Soyez tranquille, il n'a pas faim.

LE SERGENT, *sortant*

C'est bizarre... si c'était... nous allons bien voir.

(*Il parle à la sentinelle qui se trouve à la porte et il sort.*)

SCÈNE VI

TOUILLARD, *à Bouju*

Ben, mon vieux, on est propre.

BOUJU

T'en fais pas.

TOUILLARD

T'en fais pas... t'en fais pas... c'est facile à dire, dans dix minutes on fera un voyage pour lequel on ne prend pas d'aller et retour.

BOUJU

On f'rait p't'être bien de faire des provisions.

TOUILLARD

Non, mais t'as vu la gueule du boche, il voulait nous faire parler : non mais, y croyait sans doute qu'on était des bavards. Hein, mon poteau !

BOUJU

C'qui s'fourrait l'doigt dans l'œil, y nous prenait sans doute pour des boches comme lui !

TOUILLARD

N'empêche tout de même qu'on s'est payé sa tête !

BOUJU

Et qu'il a la prétention de s'offrir la nôtre. Bah ! faut pas s'en faire. (*à Frantz*) Et toi, mon gas ? Est-ce que pour sauver ta peau tu parlerais ?

FRANTZ

Oh ! moi ! ma peau est sacrifiée d'une façon ou de l'autre. Le sergent vient de me reconnaître.

TOUILLARD

Comment ?

BOUJU

Tu es ?..

FRANTZ

Oui, je ne m'appelle pas Vautier, je m'appelle Frantz Laurent et je suis Alsacien.

TOUILLARD

Alors, c'est vrai, t'as servi à Mulhouse, t'as fichu l'camp ?

FRANTZ

Oui.

BOUJU

Comment qu'tas fait çà ?

FRANTZ

Est-ce que vous voudriez être Allemand ?

TOUILLARD et BOUJU, *ensemble*

T'es pas un peu fou ! Ben, mon colon !

FRANTZ

Eh bien ! moi non plus, je n'ai pas voulu. Et pour des raisons autrement graves que celles que vous pourriez avoir, moi, je les hais, ces boches, rien que la vue de leur uniforme me fait grincer des dents et serrer les poings.

BOUJU

Si tu crois qu'on les aime plus que toi !

TOUILLARD, *simplement*

Ah ! les cochons !

FRANTZ

Oui, je sais, si vous les détestez, c'est à la blague, vous avez autant de plaisir à les railler qu'à leur flanquer des coups de fusil, vous vous soulagez avec des mots ! t'en fais pas, on les aura ! Vous savez les regarder en riant, vous pouvez les plaisanter, il vous semble que la supériorité de votre esprit vous fait leurs supérieurs, une fois que vous les aurez battus, votre haine s'en ira dans un « On les a eu ! » ; la joie de la revanche enlèvera une partie de votre rancune, mais nous, ceux qu'ils torturent depuis 44 ans, nous les haïssons d'une façon différente.

TOUILLARD

Mais non, mon gas, un boche c'est un boche, y a pas deux façons de les haïr.

BOUJU

Quand on dit c'est un boche ! on n'a plus rien à ajouter. Veux-tu me trouver un mot insultant qui soit plus fort que celui-là ? Boche, c'est synonyme de...

TOUILLARD

Boche, y a plus rien après !

FRANTZ

Ah ! si comme moi vous étiez Alsacien, si comme les Alsaciens-Lorrains vous aviez subi le long martyre ! jamais je ne pourrais vous en raconter tous les douloureux incidents, chaque fonctionnaire est là-bas un tortionnaire ; on dit en France que l'Allemand a l'esprit lourd et nuageux, mais quand il s'agit de faire souffrir, il emploie toutes les ressources de l'intelligence la plus éveillée, surtout quand il veut faire sentir le poids de la force brutale aux faibles qui sont livrés sans défense aux intentions de son sadisme de bourreau.

(*Les trois soldats sont groupés à droite de la scène, Frantz au milieu, au son de la voix de Frantz et pendant les lignes qui précèdent, la sentinelle boche s'est sensiblement rapprochée, elle écoute et paraît très émue. Les soldats ne font pas attention à son jeu, occupés au récit de Frantz qui peu à peu élève la voix sans s'en douter*).

BOUJU

T'en fais pas, mon gas, on les aura !

FRANTZ

Il faut qu'on les ait, il faut que nous soyons délivrés de cette race qui nous opprime et nous insulte. Ah! que de fois n'ai-je pas serré les poings en entendant gronder leurs canons, que de fois n'ai-je pas pleuré d'être au repos alors que d'autres étaient en première ligne. Chaque fois que les chefs parlaient d'attaques, je me disais : Enfin, nous allons avancer. J'aurais voulu avoir la force de cent soldats à moi tout seul, pour aller au devant d'eux, pour en tuer... en tuer le plus possible, j'aurais voulu en massacrer des rangs entiers pour qu'à travers leurs lignes enfoncées, je puisse crier aux miens : respirez, nous voilà !

TOUILLARD

Bravo, p'tit gas ! t'es un vrai Français !

FRANTZ

Oh ! oui, je suis Français ! Comme tous ceux qui sont restés au pays, nous avons tant pleuré pour le rester, les vieux ont tant supporté pour le redevenir... (*douloureusement*) si vous saviez !... si vous saviez !

BOUJU

On sait mon gas, on sait que si on se bat, nous, les poilus, que c'est pour nos frères, on sait que quand on crie « en avant » ça veut dire : vers l'Alsace et je te jure qu'on cogne de bon cœur.

TOUILLARD

Sûr...

FRANTZ, *triste*

Eh ! bien ! moi, j'ai peur de ma rage, j'ai peur de me laisser aller à ma juste colère, j'ai peur quand je monte à l'assaut que la balle qui sort de mon fusil n'aille frapper mon frère.

TOUILLARD

Ton frère ?...

FRANTZ

Oui ! Oh ! vous ne savez pas vous autres ce que c'est de se dire mon frère est dans leurs rangs malgré lui, c'est un Français comme moi, comme notre père, comme tous les Français qui sont restés en Alsace, pour ne pas laisser leur maison, leur champ aux mains des Prussiens. C'était beau d'émigrer, venir en France après 70, mais c'était bon seulement pour ceux qui n'avaient rien, ou alors pour ceux qui avaient trop ! Les uns et les autres pouvaient partir, mais celui qui n'avait que son petit bien a mieux fait de rester ; sa maison et son champ, c'était encore la France, et des coins de France il en est tellement resté là-bas que jamais notre terre ne s'est résignée à devenir allemande !

TOUILLARD, *à Bouju*

C'est des poilus ceux de là-bas !

BOUJU

Pardi !..

FRANTZ

Le plus cruel encore, c'est qu'il a fallu endosser leur uniforme exécré et coiffer leur casque à pointe. Je me rappellerai toute ma vie mon arrivée à la maison, à ma première permission, ce que j'ai souffert ce jour là, non, vous ne pouvez pas vous en faire une idée. Je frappe à la porte, c'est mon frère qui vient m'ouvrir, à ma vue il ne prononce qu'un mot : « oh ! » Ce oh ! je l'ai encore dans l'oreille, puis j'entrais ; mon père et ma mère étaient près de la cheminée, ils n'eurent pas la force de se lever, ils étaient muets de saisissement; ma mère me regardait, de grosses larmes coulaient de ses yeux, et mon père, pâle comme un mort, ne pouvait trouver que ces mots : « Dire que c'est mon gas ! »

BOUJU

Pauv' vieux.

FRANTZ

Alors, de les voir si tristes, je n'ai pas eu la force de résister : comme eux, j'ai senti mes lèvres trembler, de gros sanglots sont sortis de ma gorge et j'ai pleuré, pleuré. J'avais envie de leur demander pardon d'oser ainsi me présenter à eux, et cependant, c'était pour eux que je restais là-bas. (*Il pleure*).

TOUILLARD

Pleure, mon p'tit-gas, pleure.

FRANTZ

Alors, je n'ai plus eu la force de résister aux humiliations dont j'étais abreuvé à la caserne, je n'ai plus eu la force de supporter les insultes et les coups. Je me suis révolté. Un jour, la brute que vous avez vu tout à l'heure est entrée dans un café où nous nous réunissions à quelques Alsaciens après les heures d'exercices, je ne l'avais pas vu entrer, il s'est avancé vers moi et m'a giflé. Mon sang n'a fait qu'un tour, je l'ai pris à la gorge, je l'ai renversé, j'ai saisi le lourd verre dans lequel je buvais et j'ai frappé, j'ai frappé sans entendre ses cris, je n'entendais même pas les supplications de mes camarades, puis il n'a plus bougé ; n'entendant plus rien, hébété, j'ai regardé autour de moi, j'ai vu aux regards pleins de pitié de mes amis que je venais de commettre une action qui me vaudrait la mort ; au milieu du silence, je suis sorti, titubant comme un homme ivre, un ami dévoué m'a procuré des vêtements civils et le lendemain j'étais en France. (*Toute la scène de la bataille est mimée*).

BOUJU

T'as bien fait, mon gas, t'étais dans ton droit !

TOUILLARD

T'as pas commencé le premier... T'as bien fait.

FRANTZ, *triste*

Oui, j'ai bien fait, mais depuis je n'ai plus eu des nouvelles des vieux, la mère est morte de chagrin peut-être, et mon frère est peut-être tué !

La sentinelle s'est approchée et simplement dit :

KARL

Viens m'embrasser, mon Frantz.

FRANTZ

Toi ! c'est toi ! Karl ! mon frère ! (*Aux deux autres*) C'est mon frère !

BOUJU, *à Touillard*

Ben, mon vieux !

TOUILLARD, *s'essuyant les yeux*

Crois-tu, hein ?

FRANTZ

Toi ! c'est toi ! vivant ! et là bas ? chez nous ? Le père ? la mère ? raconte vite, vivants ?

KARL

Oui, tous les deux vivent et pensent à toi. Oh ! nous avons eu un peu peur quand nous avons connu ton histoire, mais nous avons été complètement rassurés en te sachant en France.

FRANTZ

Et toi, non pauvre Karl ?

KARL

Oh ! moi, tu sais comme on nous aime. Au commencement de la guerre ils ont fait patte de velours, ils disaient : les Alsaciens, nos frères, on célébrait nos qualités, on vantait notre courage, mais tous ces beaux discours manquaient de franchise.

BOUJU

Causez tant que vous voudrez, Touillard et moi on va faire le guet. (*Touillard, fenêtre de droite, Bouju, celle de gauche*).

FRANTZ

Attention, c'est pour Karl. Ne nous laissez pas surprendre.

TOUILLARD

T'en fais pas !

FRANTZ *à Karl*

Alors !

KARL

Alors, on nous a expédié au front russe, puis aux Carpathes, on nous faisait tuer à plaisir, dame, n'étions-nous pas des Alsaciens, ils ont tellement bien compris que nous ne deviendrions jamais allemands, qu'il nous sacrifiaient de préférence.

FRANTZ

Les lâches !

KARL

Maintenant devant votre offensive qui tous les jours s'affirme plus forte, ils ont ramené toutes les troupes dont ils peuvent disposer, des régiments entiers ont été anéantis ; de leurs débris ils ont formé d'autres régiments, nous sentons de jour en jour que la victoire les abandonne, et nous le sentons d'autant mieux, que nous ne sommes plus à leurs yeux les « Braves Alsaciens » du début, mais que nous redevenons les sales Français d'autrefois.

FRANTZ

Dire que nous aurions pu tirer l'un sur l'autre.

KARL, *souriant*

Voilà une chose que je ne craignais pas.

FRANTZ

Comment ?

KARL

Depuis que je suis au front, pas une des balles tirées par moi n'a porté.

FRANTZ

Pourquoi ?

KARL

Je tire toujours trop haut, les Alsaciens-Lorrains ne sauraient pas tuer ceux qui combattent pour leur délivrance.

FRANTZ

Mais, moi, j'aurais pu te tuer.

KARL

Alors je serais mort en criant : « VIVE LA FRANCE ! » Tu ne m'aurais pas tué mon Frantz, ce serait encore les boches qui auraient été la cause de ma mort.

FRANTZ, *lui prenant les mains*

Quelle joie de se revoir ! Quelle joie pour moi de te savoir aussi bon Français malgré ton uniforme détesté.

KARL

Pour se garer des balles françaises, les Allemands poussaient devant eux des femmes et des enfants belges ; nous, les Alsaciens-Lorrains, nous sommes poussés par toute l'armée allemande, notre sort est aussi cruel, ils nous faut marcher ou mourir. J'aime encore mieux mourir d'une balle française reçue en plein front, que d'une balle allemande reçue par derrière. Tiens, mon Frantz, voici la dernière lettre que notre maman m'envoie, lis !

Frantz, *prend la lettre, ému*

Une lettre de maman ! C'est elle qui a écrit cela, je ne peux pas te dire quel effet je ressens en reconnaissant son écriture. Il me semble la voir assise, penchée sur la table... je revois tout ce qui m'était familier, j'entends le tic tac de la vieille horloge de chêne au gros balancier de cuivre, je revois aussi les voisins qui, chaque soir, venaient chez nous parler de la France ! On causait bas, au moindre bruit on se taisait, puis des fois, les rires fusaient, nous nous moquions des boches : les caricatures de Hansi avaient le don de nous mettre en joie et je retrouve tout cela dans ces mots tracés avec peine par maman. (*Il lit*)

« Mon Cher Fils,

» Je te fais parvenir ces nouvelles par le fils du charron notre ami
» Villon qui va te rejoindre, m'a-t-il dit, sache qu'ici nous sommes
» convaincus que l'heure qui sonnera la fin de nos souffrances va bientôt
» arriver ; notre confiance augmente de jour en jour, à chaque victoire
» nouvelle, ton père malgré ses 64 ans, saute de joie. Bien des gens sont
» en deuil, mais l'espérance est dans tous les cœurs, Marianne va bientôt
» venir nous voir : (*parlé*) Qui est-ce ?

Karl

La France ! on dissimule pour les boches.

Frantz

Brave maman ! (*lisant*) « Nous l'aimons tant que nous comptons la
» garder avec nous, comme cela nous serions complètement en famille.
» L'oiseau de M. Wilhem est bien malade, il a voulu attaquer notre coq
» qui lui a arraché ses plumes, il a une aile cassée. Fais bien ton devoir,
» mon fils, et pense que bientôt nous serons réunis pour fêter la victoire !
» ton père se joint à moi pour t'embrasser de tout notre cœur.

» Ta mère qui t'aime,
Jeanne Laurent. »

Karl

Vois-tu, quelle gaité ! quelle jeunesse dans les idées, quel sens de l'ironie.

Frantz

Une vraie Française, quoi !

Karl

J'ai ri en lisant que notre coq avait arraché les plumes de l'oiseau de M. Wilhem !

Frantz

Et Marianne restera avec nous, nous l'espérons bien !

KARL

Du reste, elle a l'air d'y tenir.

FRANTZ

Attention les gas, v'la les boches !

Frantz se met près du buffet, Karl reprend son fusil qui est appuyé à gauche de la porte.

SCÈNE VII

LE CAPITAINE, *suivi du sergent*

Eh bien, a-t-on réfléchi ?

BOUJU

Bouh... il y a longtemps que c'est fait.

TOUILLARD

Comme vous ne reveniez pas, on pensait même à vous écrire.

LE CAPITAINE

Écrire quoi ?

TOUILLARD

Le résultat de nos réflexions.

LE CAPITAINE

Quel est-il ?

BOUJU, *sentencieux*

La parole est d'argent mais le silence est d'or !

LE CAPITAINE

Ce qui veut dire ?

TOUILLARD

Qu'un Allemand peut tout acheter avec de l'argent en France, excepté de l'esprit, mais même, pour tout l'or de l'Allemagne, un boche n'achètera pas la conscience d'un poilu.

Le Capitaine tire son révolver et vise Bouju, celui-ci croise les bras et attend, puis lentement le Capitaine remet son révolver sur la table et remonte au sergent qui se trouve au-dessus de la table, et il cause.

BOUJU, *à Touillard*

Y croyait p't'être que j'allais trembler.

TOUILLARD

Y a p't'être plus rien dans son browning (*il prononce broninge. Ils remontent tous deux près de la fenêtre de gauche. Le capitaine et le sergent sont descendus à l'avant-scène gauche tout en causant*).

LE CAPITAINE, *au sergent*

Essayez, nous verrons bien !

Frantz est plongé dans ses réflexions, il est appuyé au buffet

LE SERGENT, *commandant d'une voix forte*

Attention, garde à vous !

La sentinelle et Frantz d'un même mouvement se mettent au « garde à vous », seuls les deux Français ne bougent pas.

LE SERGENT, *triomphant*

Je ne m'étais pas trompé ! c'est lui ! ah ! mon gaillard on se retrouve cette fois, ça y est ! tu y passeras en même temps que ces deux messieurs.

FRANTZ, *qui s'est ressaisi*

Je ne comprends pas.

LE CAPITAINE, *prenant le milieu de la scène pendant que le sergent prend l'extrême droite*

Trop tard, il ne fallait pas obéir au commandement, nous savons maintenant qui tu es, déserteur portant les armes contre sa patrie ; ton compte est bon. (*Bouju et Touillard se sont approchés de la sentinelle qui désigne à Touillard le revolver du capitaine sur la table*).

FRANTZ

Ma patrie, c'est la France ! oui, vous m'avez reconnu, oui, je suis Frantz Laurent, mais moi allemand ! allons donc ! regardez-moi, ai-je dans les yeux le regard faux qui vous distingue entre tous ! regardez-moi bien boche et bourreau que vous êtes, c'est en face que je vous crie ma haine, c'est en face que je vous crie : vous êtes des lâches !

(*A ce moment, la sentinelle allemande a retiré sa baïonnette et l'a passée à Bouju, Touillard s'est emparé du revolver que l'officier a laissé sur la table.*

Le Sergent lève la main pour frapper Frantz, mais il aperçoit la sentinelle qui le vise , il reste la main levée ; le voyant immobile, le Capitaine se retourne et se trouve nez à nez avec Touillard qui lui met son revolver sous le nez.)

TOUILLARD

Causons !

Le Capitaine, *balbutiant*

Que signifie ?

Touillard

Ça signifie que Bouju tremblait moins que toi quand il avait ça sous le blair et que, si tu bouges ou que tu pousses un cri : « capout ».

Bouju, *s'avançant au sergent*

Si tu baisses le bras, tu y es, je t'enlève ton épingle à chapeau, tu saurais pas t'en servir. (*Il lui enlève son sabre.*)

(*La nuit tombe au dehors*).

Le Sergent

Que voulez-vous faire ?

Karl

A genoux d'abord et demandez pardon à mon frère !

Bouju

Allons, plus vite que cela.

(*Il le fait mettre à genoux.*)

Karl

Demande lui pardon ou je tire.

Le Sergent

Pardon !

Touillard, *à Bouju*

Non, mais crois-tu qu'on les possède un peu !

Bouju

Et maintenant, qu'est-ce qu'on va en faire ?

Touillard

On va les emmener chez nous. (*au capitaine*) Donne ton manteau. (*il le met. - A Bouju*). Prends y sa capote (*il désigne le sergent*) et en route.

Bouju, *riant*

Compris !

Frantz

Et nous !

TOUILLARD

Toi, t'es un prisonnier que les boches vont fusiller *(il désigne le capitaine et le sergent)*, ces messieurs marcheront au milieu, Bouju et moi, on fermera la marche, et si y en a un qui bouge, j'y colle un pruneau dans le citron, compris.

BOUJU

Compris !

TOUILLARD

Et comme disait Coquelin dans Cyrano : portier ouvre la porte !

BOUJU, *à Touillard*

Hein, crois-tu qu'on les a eu !

Karl ouvre la porte, le rideau tombe pendant la sortie

RIDEAU.



Etablissement HERMAN WOLF, Liége

DU MÊME AUTEUR :

POUR APPRENDRE LE BOCHE

Pas la langue, le TYPE
traité en 8 leçons, fr. 1,50

LE SANG BELGE

pièce patriotique en 5 actes et 5 tableaux, » 4,50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

T'ES ASSIS DESSUS

pièce en 1 acte, » 2,50

POUR DIRE EN SOCIÉTE

monologues, » 1,50

